

## PRÉFACE

Avec leur cortège de sectarisme, de fanatisme, de sauvagerie, de mépris de la vie humaine, le seizième siècle et ses guerres de religion offraient à l'homme 'éclairé' qui se voulait débarrassé de l'*Infâme* un champ de réflexion riche et dense sur les atteintes au libre arbitre. Les chapitres (130 à 140) sont un réquisitoire mordant et sans appel qui permet de mieux comprendre l'engagement enfiévré de Voltaire, quelques années plus tard pour les grandes causes qui lui valent aujourd'hui encore le respect universel des défenseurs des droits de l'homme. On voit déjà poindre le défenseur talentueux de Calas (1762), de la famille Sirven (1765), le dénonciateur des supplices infligés au chevalier de la Barre (1766), bref, l'avocat par excellence de la 'tolérance' religieuse. Celui qui apparaîtra dans les années soixante comme le champion du souci de l'humain et de la justice, flétrissait déjà avec une verve insolente et acérée les cléricaux de tout bord qui poussaient comme champignons à l'automne, qu'ils soient catholiques, calvinistes, luthériens, anglicans, ou encore anabaptistes: en somme, tous les théologiens de la foi véritable qui s'arrogeaient la légitimité du discours vrai.

Des évêques catholiques de Suède, instigateurs de massacres, agirent en 'tyrans' capables d'organiser une 'boucherie', les anabaptistes de Saxe au nom de principes respectables comme l'égalité, se comportèrent 'en bêtes féroces' avant d'être exterminés à leur tour par les catholiques et les luthériens. Calvin s'appliquait, en théologien conquérant, à dominer les esprits, obsédé, comme d'autres 'réformateurs', de 'changer en couvents la société humaine' (ch.133). Luther ne recula pas davantage devant la violence. Que d'actes de barbarie dans cette Europe chrétienne qui voit la moitié du continent échapper à l'Eglise de Rome dont l'intolérance, puissamment renforcée par l'Inquisition, a été sans limite!

## PRÉFACE

Ce que souligne surtout Voltaire, c'est la capacité qu'ont ces hommes, parfois des plus brillants, et Thomas More fut l'un de ces personnages ambigus, à faire volte-face. Un triste constat s'impose. Combien de persécutés ne sont-ils pas devenus des persécuteurs et inversement? En Angleterre, les déchirements successifs qui émaillèrent les rapports entre chrétiens au fil des successions anglaises – Henri VIII, Edouard VI, Marie Tudor, Elisabeth – amorcèrent sans doute, avance Voltaire, l'émergence d'un scepticisme, puis d'un déisme plus que jamais à l'honneur en Angleterre. Il l'oppose à un 'athéisme funeste' (ch.136) dont il découvre essentiellement la cause dans les désordres qui souillèrent la Cour de Rome.

Le futur Patriarche de Ferney le souligne subtilement au terme de son parcours à travers les avatars de la chrétienté: ce n'est pas une 'religion nouvelle' qui est dangereuse et sanglante par elle-même, mais plus généralement son instrumentalisation politique contre l'autorité établie. En outre, il fallait bien reconnaître qu'une conviction – selon laquelle l'unité de l'Etat a pour fondement l'unité de religion et la sacro-sainte alliance du Trône et de l'Autel – avait avivé pendant des siècles la hantise de l'ébranlement de l'Etat en cas de fracture religieuse, et par conséquent avait alimenté l'intolérance. Analyste impitoyable de ces déferlements de fanatisme et de violence qui heurtent le sens commun et la raison, Voltaire avait pu constater que 'les martyrs font des prosélytes' (ch.138). Au bout du compte, mais très lentement, un début de liberté de conscience, qui n'était pas encore la liberté de culte, s'insinua dans cette Europe au sein de laquelle, pendant des décennies, l'Etat réformé fut aussi confessionnel que l'Etat catholique. Pour un Français du dix-huitième siècle, le règne d'Elisabeth d'Angleterre apparaissait comme un exemple: 'en protégeant la religion dominante', elle 'laisa chacun adorer Dieu suivant ses principes, pourvu qu'on fût soumis aux lois de l'Etat'. Voltaire, ce grand admirateur de l'Angleterre, se réjouissait donc qu'au début de son siècle déjà, la Caroline, colonie des Amériques, ait mis en pratique les principes de John Locke, avec une 'liberté entière de conscience' et une 'tolérance de toutes les religions' (ch.153).

## PRÉFACE

Voltaire n'échappe pas à la tentation de forcer le trait, d'user de contrastes pour mieux asseoir ses thèses et convaincre. En l'occurrence, idéaliser la tolérance musulmane était une arme pour mieux mettre en exergue les excès du christianisme. Ainsi les violences faites aux Juifs et aux Maures d'Espagne sont comparées à l'attitude du sultan Mehmet II et de ses successeurs à l'égard des vaincus, peu importe leur religion, après la chute de Constantinople et l'expansion de l'empire ottoman en Europe (ch.140).

Mais pas d'anachronisme! Si le concept de séparation de l'Etat et de l'Eglise reste étranger aux conceptions de Voltaire, la subordination de l'Eglise à l'Etat lui paraît indispensable. Après tout, ce qui importe, c'est que la religion soit épurée des superstitions et des mystères!

La religion est une nécessité aux yeux de Voltaire, elle est un indice décisif de développement et d'intelligence. Ainsi établit-il à travers son panorama des peuples non-européens une hiérarchie. Au bas de l'échelle stagnent les populations noires d'Afrique occidentale qui ne pratiquent aucun culte; quant aux Hottentots, ils n'ont point poussé 'l'usage de la raison jusqu'à reconnaître un être suprême' (ch.141). Il a plus d'estime pour les Incas que pour tous les autres peuples d'Amérique car les adorateurs du soleil étaient les seuls à pratiquer une religion qui paraissait ne pas 'offenser la raison'. Mais il n'éprouve que mépris et horreur pour les peuples qui, comme les Mexicains, se sont fait une religion inséparable des sacrifices humains (ch.146). En revanche, il éprouve une admiration certaine pour le Japon de Confucius, dont les habitants mettent en œuvre des principes tellement proches de ceux du christianisme (ch.142). Il voue aussi une admiration aux peuples du continent indien ainsi qu'aux Chinois. Attentif aux différences, Voltaire affirme cependant que 'la nature humaine, dans le fond, est partout la même' (ch.142). Certes toute religion est un mélange de vérité, d'imposture et de superstition, mais une réalité s'impose. Contrairement aux assertions de nos moines, il faut se garder d'une idée fausse: 'tout ce qui habite au-delà de notre petite Europe', 'tout ce qui n'est pas nous', n'a pas toujours été un ramassis d'idolâtres

## PRÉFACE

odieux et ridicules' (ch.143). Néanmoins, tout au long des nombreux chapitres qu'il consacre aux continents autres que l'Europe, l'auteur se flatte de la supériorité des Européens – dont même la cruauté et la brutalité furent souvent sans égales – sur les Africains souvent traités comme 'des bêtes de somme', sur les peuples d'Amérique vaincus avec une facilité dérisoire, sur les Asiatiques alors qu'autrefois ces derniers avaient démontré une supériorité 'dans tous les arts de l'esprit et de la main'.

Dans ce contexte, on devine aisément que les ordres religieux, cette nombreuse armée complice des abus de l'Eglise catholique, ne sont pas épargnés.

Cependant leur histoire permet aussi de donner libre cours à l'anticléricalisme économique, particulièrement de bon aloi au dix-huitième siècle, alors que l'économie politique est plus que jamais à la mode. Voltaire est féru de préoccupations démographiques; elles jalonnent toute son œuvre. L'écrivain philosophe est adepte des théories 'populationnistes' surtout en honneur depuis le siècle de Louis XIV: c'est le volume de sa population qui détermine la puissance politique, militaire et économique d'un Etat. Or, comment ne pas dénigrer le nombre de moines et de moniales, la multitude scandaleuse de couvents qui sont, en raison de la pratique du célibat, un puissant ennemi de la propagation de l'espèce humaine (ch.139). Quelle erreur de les avoir laissé se propager sans frein! On peut au moins faire crédit au protestantisme d'avoir mis un terme à ces abus, de même que d'avoir permis le divorce, notamment s'il s'agit d'épouser 'une seconde femme du vivant de la première quand cette première ne peut donner un héritier nécessaire' (ch.130). Il cite la Chine en exemple: l'empereur a interdit d'embrasser la profession de bonze ou de bonzesse avant l'âge de quarante ans (ch.155). La Russie de Pierre le Grand s'est engagée dans une voie analogue.

Comme beaucoup de ses contemporains, Voltaire fut longtemps obsédé par l'idée d'une dépopulation du monde. La politique de colonisation aurait notamment causé des dommages démographiques aux pays européens. L'auteur abonde dans ce sens,

## PRÉFACE

notamment en ce qui concerne l'Espagne; en cela, il n'innove pas et reprend un cliché vieux de plus d'un siècle. Il reconnaît certes les apports des colonies d'Amérique: une abondance de métaux précieux au profit des rois d'Espagne et l'arrivée de denrées et de produits qui ont accru la qualité de vie sur le continent européen. Mais, toutes ces richesses et nouveautés créèrent l'illusion de la prospérité. L'agriculture et l'industrie furent délaissées et finirent par péricliter alors que les prix montèrent en flèche. L'Espagne et le Portugal connurent un sort identique: le roi est riche et le peuple est pauvre!

En fait, Voltaire souligne un double dommage démographique. D'abord il déplore la perte de substance des métropoles européennes engendrée par les migrations coloniales et l'importation de maladies telle que la syphilis (ch.145, 146, 150). Ensuite, et c'est beaucoup plus original, il dénonce les mortalités impressionnantes qui ont ravagé les populations indigènes dans la plupart des territoires occupés par les 'conquistadors', dans les Antilles, au Mexique et au Pérou. Il n'a pas de mots assez durs pour stigmatiser les maltraitances et les violences dont se sont rendus coupables les envahisseurs, en particulier Cortez, Pizarro et leurs troupes (ch.147, 148). Il clame son indignation et son horreur et rend souvent hommage à l'action de Las Casas. Il ignorait toutefois que la variole, la rougeole, la grippe, ces maux inconnus dans le Nouveau Monde avant l'arrivée des Européens, avaient contribué tout autant aux énormes hémorragies démographiques.

Voltaire n'est pas tendre à l'égard d'une France qui s'est révélée incapable de conserver le Canada. Il loue en revanche la réussite anglaise en Amérique du Nord, à la Jamaïque et à la Barbade. Il est admiratif des colonies américaines et des libertés qui s'y expriment, même s'il y eut des tâtonnements, voire des errements quelque temps en Nouvelle Angleterre, à cause de puritains fanatiques.

Il raconte aussi l'alliance de la France et des flibustiers qui ont permis au royaume de se rendre maître de Saint-Domingue et de quelques îles. C'est l'occasion d'un nouveau réquisitoire contre l'esclavage (ch.152), mais l'on se souviendra que quelques années

## PRÉFACE

plus tard, s'alignant sur les 'grands' et les financiers de la monarchie, il investira à son tour dans des compagnies qui se livraient à la traite des noirs!

Il n'est pas dupe de l'action des disciples d'Ignace de Loyola au Paraguay. Il a certes souligné ailleurs leur enthousiasme, leur habileté en Chine et au Japon notamment, mais il démonte leur système d'asservissement au moyen de la religion dans les *pays de mission* (ch.154).

L'*Essai* est avant tout un exercice permanent de comparaison et de relativisme qui tend à rendre les Européens plus humbles et les autres civilisations et peuples plus policés, ou moins risibles, ou moins méprisables, que l'image qui en est généralement véhiculée. Deux exemples parmi des dizaines d'autres:

Alors que l'Inde a toujours compté des astronomes de qualité, comment ne pas s'étonner de l'esprit superstitieux des Indiens, convaincus que la baignade dans les eaux du Gange lors d'une éclipse purifiait les âmes? Mais en est-il autrement en Europe? La cohabitation de la science et de la crédulité est tout aussi répandue. Des centaines de milliers d'almanachs y sont débités; ils propagent partout des idées absurdes, des observations fausses en rapport avec la lune, le soleil et les astres... (ch.157). De même, Voltaire évoque longuement l'exemple de la Perse où le chiisme s'impose au seizième siècle; l'Islam connaît aussi ses guerres de religions... La Perse se montre tolérante à l'égard des chrétiens et des Juifs, cependant le sunnisme rival ne bénéficie pas du même traitement... Mais en va-t-il autrement au sein de la tolérante Angleterre? Force est de constater qu'elle n'est pas des plus accueillantes, c'est un euphémisme, à l'égard des catholiques, qu'elle redoute (ch.158).

Fidèle à sa philosophie, Voltaire tout au long de ces chapitres privilégie l'immanence et ignore tout principe transcendantal dans son explication des phénomènes historiques. Les hommes et leurs mobiles, leur grandeur comme leur bassesse, sont au cœur du récit. 'Ne jugeons jamais les hommes que par les faits', précise-t-il. Et chaque nation a besoin de héros. Leurs exploits restent gravés dans les mémoires, même si leurs conséquences au regard des siècles

## PRÉFACE

n'ont souvent été qu'éphémères. N'en est-il pas ainsi du glorieux Don Juan d'Autriche, fils naturel de Charles Quint? Sa fameuse victoire navale de Lépante (1571) au détriment de la flotte ottomane, et la prise de Tunis deux ans plus tard ne lui ont-elles pas conféré un renom universel? Et pourtant... trois ans plus tard, les Turcs avaient reconquis le terrain perdu, et cela pour au moins deux siècles! (ch.160) Ce retournement n'enlèvera pas une once de l'aura du vainqueur de Lépante, occupé à d'autres tâches. C'est une des leçons tirées par Voltaire, la compréhension de l'histoire implique une bonne dose de relativisme.

L'*Essai* est éminemment politique. Chaque chapitre ou presque est l'occasion de rapprochements avec des questions de l'actualité politique, religieuse, économique, démographique du moment. En fait, l'*Essai* dans sa conception et son écriture est absolument contemporain de l'*Encyclopédie*. Voltaire s'adonne à une véritable encyclopédie de l'histoire des civilisations, sous leurs facettes les plus diverses, des plus brillantes aux moins reluisantes. Certes, il survole et synthétise, épingle l'un ou l'autre fait marquant et en cela, reste fidèle aux principes dont il se réclamait alors qu'il préparait le 'Siècle de Louis XIV': 'Les principaux personnages sont sur le devant de la toile; la foule est dans l'enfoncement. Malheur aux détails: la postérité les néglige tous; c'est une vermine qui tue les grands ouvrages [...] ce qui sera important dans cent années, c'est là ce que je veux écrire aujourd'hui' (lettre à l'abbé Dubos, 30 octobre 1738).

Il se livre bien sûr à la chasse au merveilleux. Sa verve critique surgit à tout instant. Son enquête historique est celle que lui permet l'époque. Avec Voltaire naît une historiographie en langue française aux perspectives mondialistes. Il offre à ses contemporains ce que l'*Encyclopédie*, en raison de sa finalité et de sa conception, ne pouvait leur procurer.

Hervé Hasquin  
Université libre de Bruxelles  
Secrétaire perpétuel de l'Académie royale de Belgique